

Eberhard Jüngel
LA MORT
Préface de Christophe Chalamet
Traduit de l'allemand par Gilles Sosnowski
Genève, Éditions Labor et Fides,
coll. « Résonances théologiques », 2021, 256 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Né en 1934 à Magdebourg, Eberhard Jüngel a été formé aux universités de Bâle et Zurich, où il a étudié avec des théologiens, déterminants pour ses propres travaux à venir : Ernst Fuchs, Karl Barth, Gerhard Ebeling, Rudolf Bultmann ainsi qu'avec le philosophe Martin Heidegger. Après son engagement à l'Université de Zurich, il a accepté le poste de professeur en théologie systématique et philosophie religieuse à la Faculté de théologie luthérienne de l'Université Eberhard Karl de Tübingen. Son œuvre la plus connue, *Dieu, mystère du monde. Fondement de la théologie du Crucifié dans le débat entre théisme et athéisme*¹, a été précédée en 1971 de *La mort*², traduite en français cinquante ans après son premier tirage.

Dans son *Introduction à la métaphysique* (1953, traduite en français par Gilbert Kahn [Paris, Gallimard, 1967]), Heidegger écrit, s'appuyant sur les commentaires des Psaumes de saint Augustin : « L'homme est sans issue en face de la mort, non pas seulement quand il vient à mourir, mais constamment et essentiellement. » L'essai de Jüngel réfute la définition de la mort telle que présentée par Platon, du

¹ En allemand : *Gott als Geheimnis der Welt, Zur Begründung der Theologie des Gekreuzigten im Streit zwischen Theismus und Atheismus*, Tübingen, Mohr Siebeck, 1977, traduit de l'allemand par un collectif sous la direction de Horst Hombourg, Paris, Cerf, coll. « Cogitatio Fidei », vol. 116 et 117, 1983, 351 et 316 p.

² *Tod*, Stuttgart, Kreuz-Verlag, 1971, 175 p. Ce livre est issu de sa thèse de doctorat, *Paulus und Jesus. Eine Untersuchung zur Präzisierung der Frage nach dem Ursprung der Christologie* (« Paul et Jésus. Retracer l'origine de la christologie », non traduite), Tübingen, Mohr, 1962.

moins dans une partie du monde chrétien. Le philosophe grec relate dans le *Phédon* la mort de Socrate comme l'exemple à suivre : « Mourir, c'est guérir de la maladie de la vie », ce qui signifie la libération de l'« âme ». Mais qu'arrive-t-il à celle-ci après qu'elle eut quitté le corps ? La théologie protestante moderne s'érige contre l'enseignement du sort de l'âme selon Platon et repris par la théologie catholique, fortement redevable à Augustin et au Livre XIII, II, 11, de sa *Cité de Dieu*. Est également rejetée la définition classique de la mort, la « séparation de l'âme d'avec le corps ». Dans cette optique, l'activité de l'âme est centrée sur la connaissance de la réalité du monde alors que le corps et les sens n'en fournissent qu'une connaissance trompeuse et éphémère. D'où la notion de la « libération » de l'âme, renvoyant l'homme de la mort à la vie³.

Cette perception est antinomique à *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel (1807) pour qui la mort est « l'énergie de la pensée » et « l'énorme puissance du négatif ». Avant d'accéder à la connaissance, il faut soumettre le réel à la négation : dès que nous cessons de considérer le familier, il disparaît. Pour Hegel, la mort ne signifie plus la séparation du corps et de l'esprit, mais devient la « dissociation comme dévastation ».

La théologie chrétienne protestante vise donc à « déplatoniser » le christianisme en plaçant au centre de ses études la mort de Jésus sur la croix, en prenant ses distances par rapport aux textes vétérotestamentaires (l'Ancien Testament) qui ne sont appelés que pour cimenter l'argumentation théologique. On sait que, pour les juifs, la mort n'a que peu d'importance ; elle est étrangère à Dieu, c'est la vie qui prime. Bref, pour le judaïsme, la mort est la fin du rapport de l'homme à Dieu. Par conséquent, elle rend Dieu et l'homme « désespérément étrangers l'un à

³ Ce qui établit le lien avec l'« allégorie de la caverne », exposée par Platon dans le Livre VII de *La République*, où des hommes sont enchaînés leur vie durant dans une grotte. Ils tournent le dos à l'entrée et n'aperçoivent que leurs ombres (ou l'irréalité des choses). Cette allégorie représente la difficile recherche du Bien.

l'autre ». À chaque naissance, la mort inscrit son heure dans la nouvelle vie humaine⁴. Cette perception du pouvoir de la mort va changer quand il sera question de la fin de vie de Jésus.

Pour l'essentiel, l'argumentation de Jüngel s'appuie sur les Évangiles et le mystère entourant l'exécution infamante de Jésus, condamné à mourir comme un criminel. Les plus importants témoins de l'auteur sont les lettres pauliniennes, particulièrement celles adressées aux Corinthiens, aux Galates, aux Hébreux, aux Éphésiens. Il cite une phrase célèbre tirée d'une missive aux Galates : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi. » (Ga 2, 20) Ainsi, en suivant Paul, Jüngel se met en porte-à-faux avec la version vétérotestamentaire du rapport entre la vie et la mort : « [L]a vie de tous les hommes *conduit à la mort*, alors que la vie de Jésus-Christ *sort de la mort*.⁵ » Plus loin, il invoque deux versets de l'Évangile de Jean : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » (Jn 11, 25-26) La tendance actuelle, accentuée depuis le début des années 1970, continue à détruire la relation de l'homme à Dieu. C'est pour contrer cette évolution que Jüngel s'investit : par sa faute, l'homme perd sa vie et le droit divin à la vie, nous menant à notre « mort maléfique ». Cette dernière signifie une rupture entre Dieu et l'homme au moment où survient la mort, conséquence de nos actes sur terre⁶. Cependant, de cette mort-là, le *croyant* a été exonéré, surtout s'il s'agit de la mort que l'homme inflige à un autre homme, ou à soi-même. Libéré par sa foi de la mort maléfique, la rencontre

⁴ Voir mon commentaire récent sur l'essai de Delphine Horvilleur, *Vivre avec nos morts. Petit traité de consolation*, Paris, Grasset, 2021. — Je rappelle que le moment du décès inscrit par la mort à la naissance de l'humain est le sujet de la pièce de théâtre *Les sursitaires* d'Elias Canetti (*Théâtre*, trad. par François Rey et Heinz Schwarzinger, Paris, Albin Michel, 1986 [1956]).

⁵ Les citations dans le texte sont soulignées par Jüngel.

⁶ Si le judaïsme démythifie la mort, le Nouveau Testament affirme qu'elle est le salaire du péché, commis du vivant de l'homme.

entre elle et l'homme sera naturelle et sereine après une vie remplie (« rassasié de ses jours » dans la Thora).

Pour le théologien, il s'agit de *croire*. Puisque l'Église ne dispose plus de pouvoir prescriptif, elle doit s'efforcer de rendre la foi *possible*, basée sur la résurrection de Jésus, appelé le Christ (voir les Évangiles et surtout les lettres pauliniennes). La plupart des exégètes des textes sacrés chrétiens sont d'avis que la foi ne vit pas de l'espoir qu'un jour Jésus reviendra sur terre et que les morts ressuscitent, au contraire : les fidèles doivent placer leur foi en un seul homme, Jésus de Nazareth, défini comme le fils de Dieu *en mourant sur la croix*, et qui est *ressuscité d'entre les morts*. Si l'on veut comprendre le sens de cette mort, les théologiens doivent élaborer une nouvelle approche de l'existence humaine, de la mort et de la vie. C'est cette avenue qui constitue le noyau de l'essai de Jünger.

Jésus parlait de la proximité libératrice d'un Dieu miséricordieux et soucieux de l'humanité, et que l'homme devait venir en aide à l'homme. Cette proximité doit être comprise comme imminente dans le temps. Il est fort possible que Jésus ait été influencé par une rumeur apocalyptique, relative à la fin toute proche des choses — il était persuadé que le règne de Dieu ne tarderait pas à venir. C'est en tenant compte de cette information que le verset suivant peut être interprété correctement : « Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, alors le règne de Dieu vient de vous atteindre. » (Luc 11, 20) Ici, une mise en garde s'impose : une telle remarque ne signifie pas que Jésus se soit considéré comme le Messie — ses détracteurs, surtout les théologiens juifs, l'accusaient d'hérésie et de subversion religieuse. L'épithète lui est attribuée par la communauté pascale, qui en a ajouté d'autres : Fils ou Verbe de Dieu, Seigneur, le Christ. Tant que Jésus était en vie, il a été l'*annonceur* du règne de Dieu. Après sa mort et sa résurrection trois jours après son exécution, il est devenu l'*annoncé*. Pour ses disciples, sa résurrection était la preuve de l'existence de Dieu : *il s'est fait homme dans la mort de Jésus*. Cependant,

il est impossible de savoir ce qu'il pensait de sa et de la mort ; le seul indice est son cri « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Marc 15, 34 et Matthieu 27, 46), emprunté d'ailleurs au livre des Psaumes (Ps 22, 2). Nous en savons peu sur sa mort, sauf qu'elle était sans sérénité, sans héroïsme, sans contentement socratique. Marc relate qu'avant son arrestation au domaine de Gethsémané, Jésus a dit à ses disciples : « Mon âme est triste à mourir. » (Marc 14, 34)

L'œuvre de Jésus a été interrompue brutalement. Il faut donc appréhender cette mort des points de vue de ses partisans *avant* et *après* sa mort. Tant qu'il était en vie, il pouvait susciter la foi en Dieu mais pas la foi en lui-même. En fait, sa mort a été « la condition négative permettant que l'on croie en lui ». Voici l'argument de Jüngel : « Le règne de Dieu [...] s'est avéré immédiatement présent en Jésus mort. Accepter que dans la mort l'annonceur et l'objet de son annonce soient *devenus identiques*, si bien que l'annonceur puisse à son tour devenir l'annoncé, voilà ce qui est arrivé à la foi pascale. » Une question cependant se pose : pourquoi Dieu a-t-il choisi Jésus et non pas Jean-le-Baptiste ? En s'identifiant à Jésus, Dieu prêle flanc à « l'agressive relation d'extranéité que la mort entretient avec lui, il expose sa propre divinité au pouvoir de la négation » — ce qui revient à dire que la Mort est plus forte que Dieu — suivie par la conclusion : « Dieu se révèle un être *aimant* infiniment l'homme fini. » Cette relation, issue de la mort, crée un « homme nouveau ». Dans sa seconde lettre aux Corinthiens, Paul dit que Dieu est le réconciliateur ; le monde, le réconcilié ; l'homme est celui qui est interpellé au sujet de la réconciliation accomplie (voir 2 Co 5, 20).

Reste à savoir comment Dieu a pu vaincre la mort, entité à part qui ne connaît qu'elle-même. La réponse implique le temps qui permet à l'homme d'accomplir son histoire. La vie du croyant se fusionne avec celle de Dieu. D'origine éternelle et disposant d'un avenir éternel, elle rejoint la résurrection des morts.

Dans une (trop) brève réflexion sur la peur devant la mort, Jünger se rallie à la majorité des théologiens : elle survient quand la vie de l'individu est menacée, surtout s'il n'a pas la foi. Cette peur est celle éprouvée devant le néant, face à l'oblitération de la joie d'être en communication avec l'homme⁷. Le croyant pose sa confiance en Dieu, il se dit que la mort n'a plus d'aiguillon et qu'il « appartient à Dieu et à lui seul de fixer un terme à [la vie] ».

Il est possible que l'auteur, âgé de 87 ans, perçoive aujourd'hui différemment les questions de la durée de notre vie et de notre peur de la mort. Se pose invariablement la même question : pourquoi Dieu n'intervient-il pas lors de gravissimes injustices commises par l'homme à l'endroit de ses prochains ? L'image de Dieu varie d'une époque à l'autre, tout comme sa position envers ses créatures. Excepté Dieu, nul ne connaît le sort qu'il réserve aux générations à venir. Imperturbable, la mort continue de nous frapper, muette, aveugle, souvent injuste. Profitons de la vie tant qu'elle nous habite.

⁷ Un bel exemple est le plus récent livre d'Edgar Morin, *Leçons d'un siècle de vie* (Paris, Denoël, 2021, 160 p.). L'auteur y communique son amour porté à la vie et sa résignation devant la mort. À 100 ans, il n'est pas « rassasié de jours ».